

**IAIN  
LEVISON**

Trois hommes,  
deux chiens  
et une  
langouste



LIANA LEVI



*piccolo*



Comment passer d'un petit boulot... à un gros magot? L'équation semble insoluble pour les trois héros de cette histoire qui végètent entre gagne-pain abrutissants et petits deals de cannabis. Le chômage, qui frappe cette ville des environs de Pittsburgh, n'arrange rien. À force d'humiliations, la graine du crime germe dans l'esprit des trois lascars inexpérimentés. Qu'il s'agisse de voler une télé ou une Ferrari, ils montent leurs coups en amateurs. Mais nous sommes en Amérique, le pays de tous les possibles, et devant un bon plan on fonce !

**IAIN LEVISON**, né en Écosse en 1963, arrive aux États-Unis en 1971. À la fin de son parcours universitaire, il exerce pendant dix ans différents métiers, sources d'inspiration de son récit autobiographique *Tribulations d'un précaire*. Il rencontre un succès immédiat en France dès la publication de son premier roman, *Un petit boulot*, et des suivants, critiques drôles et cinglantes de la société américaine. Trois d'entre eux sont déjà adaptés au cinéma (*Un petit boulot*, *Arrêtez-moi là!* et *Une canaille et demie*).

« Levison prône une drôle de morale à rebrousse-poil qui force à regarder le monde autrement. » *La Vie*

« Humour noir et rire aux larmes garantis. » *20 minutes*

Iain Levison

Trois hommes,  
deux chiens  
et une langouste

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Fanchita Gonzalez Battle*

LIANA LEVI  piccolo



Mitch était planté devant un écran plasma 42 pouces quand la femme surgit derrière lui. Elle était jolie mais n'avait pas l'air commode, le genre hippie, avec de longs cheveux répandus sur une espèce de drap de lit marron. Mitch avait contemplé l'étiquette de la télé – 1 799 dollars – en sachant qu'il ne la posséderait jamais, pas avec son salaire de chef de rayon à Accu-mart. À moins de la voler. Il se demandait où se trouvait l'inventaire des grandes marques d'audiovisuel.

« Salut », dit la femme avec brutalité, comme pour qu'il se mette au garde-à-vous.

Mitch se détourna lentement de la télé. « En quoi puis-je vous être utile ? »

– Vous êtes un des responsables ? »

Oh, Seigneur. Un employé l'avait rabrouée. Ce pouvait être n'importe lequel ; ils s'en foutaient tous. Tous sauf Charles le Nigérian, que Mitch venait d'envoyer acheter de l'herbe sur son temps de travail.

« En effet.

– J'ai lu quelque part que tous vos vêtements sont fabriqués en Chine par des prisonniers politiques. C'est exact ? »

Elle affichait un sourire angélique, mais en réalité elle cherchait la bagarre. Elle tenait à la main une

bougie qu'elle comptait acheter, elle devait se sentir mal à l'aise d'être entrée dans un immense supermarché pour une bougie de rien du tout; elle avait besoin d'une prise de bec avec un responsable pour s'affirmer. À présent, quand elle raconterait à ses copains hippies où elle avait acheté la bougie, elle pourrait ajouter qu'elle avait engueulé un valet du capitalisme, ce qui faisait d'elle une amie des démunis et une écologiste plutôt qu'une pétasse trop paresseuse pour se fabriquer sa bougie elle-même comme le ferait l'enfant de la Terre qu'elle prétendait être.

«Vous devriez demander au rayon vêtements», dit Mitch.

Ça arrivait une fois par semaine. La chaîne Accu-mart ne jouissait pas d'une bonne image. Chaque fois qu'elle ouvrait un magasin, il y avait des protestations. Elle exploitait les travailleurs du tiers-monde, construisait d'énormes parkings dont le ruissellement polluit l'eau. Elle sous-payait ses employés. Mitch savait que cette dernière affirmation était vraie. Mais les gens avaient besoin de camelote bon marché, et les magasins étaient toujours bondés. Si la population voulait vraiment chasser Accu-mart, elle pouvait cesser de s'y fournir, et cette règle s'appliquait aussi à l'enquiquineuse hippie porteuse de bougie qui essayait de le provoquer.

«Jolie bougie», ajouta-t-il aimablement.

Elle posa la bougie sur une télé comme si elle n'avait jamais eu l'intention de l'acheter et ne se promenait avec qu'au cas où il y aurait une panne d'électricité. «C'est pour ça que vous pouvez les vendre si bon marché, pas vrai? Vous ne payez pas le travail des gens qui les fabriquent.

– Je n'en ai vraiment aucune idée, Madame. Ces articles arrivent par camion.

– Et vous ne vous interrogez pas sur leur origine? Sur qui les a fabriqués? Ce sont eux qui paient votre salaire, vous savez.

– C'est exact. » Ces questions étaient traitées dans la vidéo de formation, et Mitch savait ce qu'il avait à dire. Globalisation, mécanisme du marché, ces gens-là trouvaient du travail et gagnaient de l'argent, par opposition à ceux qui ne travaillaient pas et ne gagnaient rien, etc. etc. La réponse de la compagnie sonnait creux y compris pour lui, et ça lui était égal. « Si quelqu'un se fait de l'argent sur le dos de ces gens-là, c'est pas moi. »

Elle le regarda fixement.

Fatigué, oubliant son script, Mitch poursuivit. « Qu'est-ce que vous attendez de moi, ma petite dame? Pourquoi vous n'allez pas protester au café? Vous croyez que les cueilleurs de café en Colombie gagnent de l'argent? Et ceux qui fabriquent vos pneus? » Il ne s'arrêtait plus, il sortait tout ce à quoi il pensait lorsqu'il réassortissait les rayons en tapis de sol et désodorisants. Il sentit qu'il était à quelques secondes de commencer à dire « putain de merde », ce qui ne figurait certainement pas dans la vidéo de formation, et il serait de nouveau au chômage, il n'aurait plus son semblant d'assurance maladie et se retrouverait dans la cuisine du restaurant avec son colocataire Doug. Il respira à fond et se tut en adressant à la femme un regard vide.

« Vous alors, dit-elle avec étonnement devant l'insensibilité de Mitch. Vous savez que ce parking était une forêt avant? » C'était son premier accrochage et elle s'était vite rabattue sur le thème de la forêt. En général, les gens discutaient davantage avant de se mettre

à discourir sur la faune des bois et la pureté des cours d'eau. « Les eaux de ruissellement vont dans les rivières et empoisonnent notre eau potable. » Elle s'apprêtait à s'en aller.

« Ce n'est plus une forêt depuis la Première Guerre mondiale, répondit Mitch qui s'était calmé et récitait mot pour mot le discours de la vidéo. Avant que nous le recouvrons, c'était un terrain vague qui servait de dépôt de ferraille à la Mulgrave Scrap Metal Company », mais elle lui avait déjà tourné le dos et s'éloignait avec un geste indifférent de la main. Elle vira en direction des articles de ménage, probablement pour y chercher une autre bougie.

Il s'intéressa de nouveau à la télé, qui passait une pub de médicament contre l'acidité gastrique. Haute définition, mon cher. Il pouvait voir les pores du visage de la femme. C'était comme si quelqu'un souffrant de brûlures d'estomac se trouvait réellement dans la même pièce que lui. Quand il aurait cette télé, la vie pourrait-elle encore s'améliorer ?

Mitchell Alden était venu au monde avec de nombreux atouts, mais la Malédiction de la Mauvaise Décision les gâchait tous. C'était génétique. Il se revoyait dans la cuisine du Queens où il avait grandi, écoutant son père discuter avec son associé qui essayait de quitter les aérateurs pour investir dans les ordinateurs. Il se rappelait ce qu'il avait dit pour essayer de le convaincre de continuer à vendre des extracteurs de fumée. « Bon Dieu, je ne sais pas combien de temps va durer cette folie des ordinateurs, mais toute ma vie on fumera dans les bars de New York. »



Ça s'était avéré, mais seulement parce que le père de Mitch avait sous-estimé son espérance de vie. Six semaines avant que l'interdiction de fumer dans les bars de New York entre en application, il était mort sur la voie express de Long Island à cause d'une autre erreur d'appréciation qui concernait cette fois la distance de freinage d'un semi-remorque. Mitch avait poursuivi la tradition familiale en entrant dans l'armée et en s'en faisant jeter six semaines plus tard pour consommation de drogue, puis en suivant un premier cycle de lettres.

Le jour de la remise des diplômes, Mitch était impatient d'embrasser la carrière à laquelle l'université l'avait le mieux préparé, à savoir vendre de la skunk de première pour un trafiquant canadien qu'il avait rencontré pendant son deuxième séjour en prison pour conduite en état d'ivresse. Mais le trafiquant avait disparu sans laisser de trace, et sur le parking de Walston Community College, son couvre-chef de cérémonie sous le bras et son dixième message au trafiquant resté sans réponse sur son portable, Mitch avait regardé autour de lui et aperçu l'annonce de la foire aux emplois.

Accu-mart! Recrutons chefs de rayon!

Merde. Quoi faire d'autre?

Mitch n'adorait pas Accu-mart, mais il ne le détestait pas autant que prévu. Il avait pensé toucher les deux premiers chèques du programme de formation et prendre ensuite un boulot de barman quelconque avant de se trouver un nouveau contact pour dealer, mais il avait bientôt compris que malgré leurs déclarations les dirigeants d'Accu-mart attendaient très peu de

lui. Le titre de chef de rayon n'était en réalité qu'un bon moyen pour ne pas lui payer d'heures supplémentaires, vu qu'il avait rarement à prendre une décision, et quand il en prenait une, celle-ci était examinée et vérifiée deux fois par tous ceux du magasin ayant un rang supérieur au sien. Le manuel de formation l'avait flatté en indiquant qu'il avait été sélectionné dans un immense vivier de talents (bien que Mitch ait remarqué que pas un seul de ceux qui avaient rempli les formulaires de candidature pendant la foire aux emplois de l'université n'était présent avec lui le premier jour de la formation) et les gourous recruteurs avaient mentionné qu'ils le considéraient comme un des plus brillants de sa génération. Puis, aveuglés sans doute par son éclat, ils l'avaient envoyé pourrir au rayon des accessoires auto. Quelques heures de contrôle d'inventaire et un peu de réassort par-ci par-là, et le reste de sa journée de dix heures consistait essentiellement à être sur les lieux.

Planer complètement de temps en temps l'aidait à tenir. Ce jour-là, Mitch avait fumé son dernier joint en allant travailler, et passer les cinq heures qui le séparaient de la fermeture à vide lui faisait peur, mais Charles avait suggéré d'aller faire le marché pour tous les deux. Mitch avait allongé cinquante dollars, ce qui lui en laissait vingt-sept pour durer trois jours, jusqu'à la paye. Il se demandait à présent si redouter son boulot au point de dépenser ses derniers sous pour éviter de s'en acquitter avec toutes ses facultés mentales intactes n'indiquait pas qu'il était temps d'en changer.

«Je veux rentrer chez moi, geignit Denise. Je suis malade.»

Denise, dix-huit ans, était la nouvelle assistante de Mitch. Il l'avait gagnée au poker le soir où les chefs de

rayon avaient joué la liste des nouveaux pour décider où les affecter. Mitch avait gagné et pris les deux Nigériens de la liste (tous les Nigériens travaillaient dur et ils avaient de bons tuyaux pour l'herbe) ainsi que la seule jolie fille. Le hic, c'était que Denise n'avait voulu entrer à Accu-mart que pour travailler au rayon vêtements, traîner avec ses copains et leur obtenir des remises. Comme elle se retrouvait plutôt loin des clients à ranger des plaquettes de frein et des protège-volants, elle se plaignait constamment.

« Tu pourras partir quand Charles sera de retour, dit Mitch.

– Oh noon, gémit-elle. Vous l'avez envoyé acheter de l'herbe. »

Elle le regarda avec impertinence. Apparemment, Charles ne savait pas se taire.

« Tu as fini de ranger ce qui a été livré ?

– Presque », répondit Denise qui en sentant qu'elle avait gagné était devenue gaie et aimable et ne présentait plus aucun signe de malaise. « Je n'ai laissé que ce qui sent mauvais. Je ne supporte pas de toucher ces boîtes. Elles laissent une odeur sur les mains. » Elle singea un haut-le-cœur.

« D'accord, merci. Tu as bien travaillé aujourd'hui.

– Merci, au revoir. » Denise se dirigea vers la pointeuse.

« Tes cinquante-trois minutes de service pour la compagnie Accu-mart ont été inestimables... » lui cria-t-il, mais les portes battantes de la réserve se refermaient déjà et par les hublots verts de Plexiglas éraillé il pouvait voir sa belle tête de blonde penchée sur les cartes de pointage. Bordel. Il était redescendu sur terre, il s'ennuyait et n'avait personne près de lui. Où était Charles ?

« Où est Charles ? » demanda Bob Sutherland, le directeur général, arrivé en catimini. Sutherland lui donnait la chair de poule. Il pouvait être soit autoritaire et exigeant, cherchant toujours à intimider, soit jovial et trop amical. C'était aussi l'homme le plus bête pour qui Mitch ait jamais travaillé. Quelques mois plus tôt, dans une réunion des chefs de rayon, il avait insisté sur le succès que le rayon sport d'un Accu-mart de Santa Monica avait obtenu en vendant des planches de surf. Il avait demandé que le chef du rayon sport du magasin commande dix planches, sans tenir compte du fait qu'à Walston, Pennsylvanie, c'était la fin de l'automne, et que les vagues les plus proches se trouvaient à plus de trois cents kilomètres. L'unique planche vendue depuis restait un mystère pour tout le monde. Qui était ce type en plein centre de la Pennsylvanie qui avait acheté une planche de surf à l'approche de l'hiver ? Les neuf autres occupaient un râtelier dans la réserve.

« Je l'ai envoyé acheter de la drogue », répondit Mitch.

Sutherland rit. C'était son jour de docteur Jekyll. « Donnez-lui ceci quand il reviendra, dit-il en tendant à Mitch deux enveloppes pleines de formulaires. On dirait qu'il y a un problème avec ses papiers au service de l'Immigration.

– Je le ferai.

– Sérieusement. Où est-il allé ?

– À Autocenter chercher une boîte de balais d'essuie-glaces. Les nôtres n'ont pas été livrés.

– Eh bien, vous avez appelé le concessionnaire ? Il devrait tout simplement les apporter. C'est son problème, pas le nôtre. »

Merde, à présent Sutherland allait téléphoner et engueuler le concessionnaire pour n'avoir pas livré des balais qu'il avait bel et bien fournis.

« C'était très calme ici. Je me suis dit que ça lui donnerait quelque chose à faire.

– Vous auriez pu lui demander de nettoyer la réserve », dit Sutherland, et au même instant Charles poussa les portes battantes.

« Vous avez rapporté les balais d'essuie-glaces? » lui demanda Sutherland. Ça tournait à la catastrophe. Et vite.

Charles hocha la tête et sourit. « Balais d'essuie-glaces », dit-il joyeusement avec un terrible accent en passant devant eux pour continuer le réassort des rayons. Charles parlait parfaitement l'anglais, mais quand il le voulait il savait détourner les conversations en feignant la débilité. L'air froid du dehors était entré avec lui et Mitch perçut le parfum lourd et chaud de la marijuana fraîchement fumée.

Sutherland, lui, s'apprêtait à tourner les talons. Soit il n'avait pas senti l'odeur, soit il n'était pas sûr de ce que c'était, soit il avait tout simplement hâte de s'éloigner. Mitch avait la nette impression que Sutherland interrompait presque n'importe quelle conversation quand des employés se présentaient, surtout si l'anglais n'était pas leur langue maternelle. Il n'aimait vraiment pas leur contact. Il bredouilla encore un instant que Mitch devait faire travailler les concessionnaires pour lui et non l'inverse, et Mitch hocha la tête consciencieusement, comme s'il apprenait quelque chose de très important d'un homme d'une extrême compétence. Puis, grâce au ciel, Sutherland s'en alla.

« Putain, ç'a été moins une », dit Mitch, et il demanda à Charles : « Tu as fait affaire? »

Charles acquiesça, les yeux tellement rougis qu'on aurait dit qu'il avait eu une hémorragie cérébrale. Il avait un sourire béat. « Elle est boooooonne. »

En se réveillant, Kevin se rappela son rêve, le moins remarquable qui soit, gênant par sa banalité, mais il sut qu'à cause de ce rêve, comme de tant d'autres, il serait vaguement mal à l'aise toute la journée, déçu et insatisfait de lui-même. Ce mécontentement diffus était la seule émotion qu'il ressentait ces derniers temps.

Dans son rêve, il se trouvait dans la file d'attente d'un café avec sa fille de six ans, Ellie. Tous les autres clients dans la file, de jeunes couples avec enfants, rayonnaient de la satisfaction d'être des parents, d'avoir une famille et une place dans la communauté. Ils avaient l'air de sentir le malaise de Kevin et lui jetaient des regards soupçonneux. Les jeunes couples étaient assis sur les canapés, les yeux fixés sur lui. Comme s'ils se demandaient entre eux comment il croyait pouvoir passer pour un des leurs rien qu'en traînant là avec des bourgeois normaux. Lorsque Kevin se réveilla en clignant des yeux et regarda le plafond, il ne sut pas vraiment si ç'avait été un rêve ou le souvenir de la dernière fois où il était allé au Starbuck's avec Linda et Ellie.

En sentant Linda s'étirer à côté de lui, il lui saisit doucement les fesses, non pas comme une invitation à faire l'amour, mais plutôt pour voir comment elle réagirait. La main de Linda s'abattit et le repoussa, comme prévu. Elle n'avait jamais été du matin, mais la rudesse définitive de son geste le surprit.

«Ellie est levée», murmura Linda de méchante humeur, le visage à moitié caché sous les draps. «Tu pourrais lui préparer son petit déjeuner?»

Kevin avait horreur que Linda lui fasse des suggestions qui ressemblaient à des ordres, notamment quand il était sur le point de faire ce qu'elle lui demandait. On aurait dit qu'elle le prenait pour un enfant, comme Ellie. En plus, comme elle savait que ça l'agaçait, elle lui suggérait souvent une chose en sachant qu'il s'apprêtait à la faire, rien que pour le pousser à bout. Qu'est-ce qu'elle croyait? Qu'il allait rester couché et laisser son enfant partir à l'école le ventre vide? Même un sourd aurait su qu'Ellie était levée. Ne lui préparait-il pas son petit déjeuner tous les jours de la semaine?

En se levant, il rejeta les couvertures d'un geste brusque et assez rapide pour que le dos de Linda reçoive une bourrasque d'air froid. Elle les rabattit sur elle. Dans la demi-obscurité, il chercha à tâtons son sweat-shirt à capuche. Il pouvait presque voir la buée de son haleine dans la chambre.

«On peut pas régler le thermostat aussi bas, dit-il. Je sais que ça nous économise dans les un dollar par mois et que c'est très important, mais je préférerais qu'Ellie n'attrape pas une pneumonie.» Linda ne répondit pas. Kevin savait que le matin il pouvait la provoquer, qu'il ne risquait rien avec ses sarcasmes et ses vacheries, pour la simple raison qu'il se réveillait plus vite qu'elle. La région ergoteuse du cerveau de Linda, la plus développée selon lui, mettait du temps à être activée. D'habitude, c'était à sa deuxième tasse de café que Linda commençait à s'acharner sur lui avec ses lamentations, ses remarques et ses ordres.

« Hé, dit-il au tas de couvertures, Doug va venir ce matin. Je lui ai dit qu'il pouvait prendre des piles AA qu'on a achetées en gros à Clubmarket.

– Mmmmmmm.

– Et je lui ai dit de venir quand... »

Linda donna un coup de poing dans son oreiller. « Nom de Dieu ! Pourquoi tu ne me laisses pas dormir ? Et pourquoi tes abrutis de copains n'arrêtent pas de défiler ici ? »

Kevin fut interloqué. En général, dans leurs disputes à cette heure, c'était lui qui parlait à un corps inerte et Linda ne faisait entendre que quelques phrases vaguement négatives.

« Ils ne défilent pas. C'est une fois en deux ans.

– Pourquoi tu ne vas pas habiter avec eux ? Tu passes déjà le plus clair de ton temps là-bas. » Linda s'était redressée, ses yeux jetaient des éclairs. Qu'est-ce qui lui prend ? se demanda Kevin. Elle ne se sentait pas seule quand il était absent, elle n'attendait pas anxieusement son retour. Quand il revenait de chez Doug et Mitch, il retrouvait d'ordinaire Linda pelotonnée dans le lit comme un chaton satisfait. Elle ne se plaignait jamais qu'il soit sorti, seulement qu'il soit revenu.

Kevin se dit qu'elle posait peut-être une véritable question. Il ne s'agissait pas d'une interrogation rhétorique extrême, Linda demandait en réalité s'il souhaitait déménager.

Au pied du lit, figé, il réfléchit une seconde à cette nouvelle situation, et Linda retomba dans les oreillers avant de rouler de son côté du lit. La discussion était close.

Il savait qu'il ne voulait pas habiter avec Doug et Mitch. Chez eux, ça puait l'herbe et la poussière, ils ne



passaient jamais l'aspirateur et ne rangeaient jamais rien. S'ils se servaient d'un outil pour réparer quelque chose, il était encore au même endroit une semaine plus tard. Kevin n'était pas ordonné, en tout cas pas assez pour Linda, mais il était un peu mieux que ces types-là. D'ailleurs, il n'y avait pas de place chez eux.

Kevin décida que là était le problème. Il était dans les limbes de la maturité. Il grandissait davantage que ses amis célibataires, mais sans être encore prêt à incarner l'image du mari-père. Il était un mari et un père depuis sept ans, et ne trouvait encore pas ça naturel. C'était comme si, encore adolescent, il se retrouvait mystérieusement avec une femme, une fille et une hypothèque. Bien sûr, Mitch et Doug étaient des imbéciles, mais il fallait reconnaître qu'ils ne passaient pas leurs dimanches à manucurer leur pelouse.

« Je vais préparer Ellie pour l'école », dit-il doucement. Il sortit de la chambre sur la pointe des pieds et ferma la porte sans bruit, comme si Linda dormait, comme s'ils ne s'étaient pas engueulés quelques minutes plus tôt. Un petit geste de bonté, inutile et trop tardif.

Il était trop tard pour tout.

« Je ne veux plus être la femme de Kevin », annonça Linda comme elle aurait dit qu'elle envisageait de changer d'adoucisseur de linge. « Nous avons beau temps. Je dois aller faire vidanger la voiture. »

Elle cherchait dans son tiroir à malice les piles AA que Kevin avait promises à Doug s'il venait les chercher. Doug était arrivé tard, Kevin était déjà sorti promener des chiens, Linda lui avait ouvert la porte, elle était allée

chercher les piles et avait mentionné en passant qu'elle envisageait de divorcer de son ami.

C'était la dernière chose que Doug avait envie d'entendre. Il venait tout juste de fumer un pétard et profitait vraiment de son jour de congé du restaurant, il était seulement venu chercher des piles pour sa télécommande afin de passer la journée avachi sur son canapé. Il connaissait Linda depuis des années, mais il la trouvait quand même superficielle et lunatique, et il avait été déçu que ce soit elle qui lui ouvre.

Il resta silencieux, ce que Linda prit pour un signe d'encouragement à poursuivre. « Nous ne communiquons plus. »

Doug savait qu'ils ne communiquaient plus, mais il n'était pas sûr qu'ils l'aient fait un jour. Linda ne communiquait pas vraiment avec lui non plus, et il était surpris qu'elle essaie tout à coup de le faire. Il fréquentait Kevin et Linda depuis quatre ans, ne se rappelait pas les avoir jamais vus se parler sans que ça vire à l'hostilité en quelques secondes, et il avait remarqué que dernièrement les cris avaient cessé, les conversations étaient devenues plus brèves, elles s'achevaient désormais en manifestations silencieuses de dégoût. Il ne les avait jamais vus s'embrasser ou se toucher, ni se dire un mot gentil, et il se demandait parfois comment Ellie, leur fille, avait pu être fabriquée. Il en avait conclu que les choses se passaient autrement quand il n'était pas dans le circuit.

« C'est moche, dit-il.

– Pourquoi moche ? » Linda alluma une cigarette et attendit.

Doug ne s'attendait pas à une question, et Linda avait presque eu l'air de chercher l'affrontement en la

posant, elle semblait aussi avoir arrêté de chercher les piles, et c'était mauvais signe. L'issue était bloquée.

«Parce que... toi et Kevin... vous êtes des gens bien.» Il avait l'impression de passer un examen, et sans être le grand succès, ça n'était pas non plus le désastre absolu. Il ne savait pas vraiment si Linda était quelqu'un de bien. Souvent, quand il venait fumer avec Kevin, il était content si elle n'était pas là, on pouvait alors vider l'eau de sa pipe dans les plantes et mettre ses pieds n'importe où sans subir des regards de reproche. Il la voyait comme une maniaque de l'ordre et une enquiquineuse, et il était à peu près certain que Kevin était du même avis.

«Je crois que je le rends malheureux, dit-elle. Tout le temps.

– Oh non. Il serait malheureux de toute façon.» Ça lui avait échappé. Pas vraiment le genre de phrase encourageante et rassurante qu'il cherchait, mais c'était vrai. Depuis leur rencontre quatre ans plus tôt, quand Kevin était serveur au restaurant où Doug cuisinait, il pensait que c'était un râleur. Ils ne s'étaient parlé que parce que Doug s'était montré intéressé par la commercialisation du cannabis que cultivait Kevin. Ce dernier, excellent producteur, n'avait pas l'habileté et les contacts nécessaires pour dealer et il avait réussi à accumuler près de deux kilos de la meilleure *white widow* dans son sous-sol. Au cours d'une de ces conversations arrosées d'après boulot, ils avaient conclu un accord, et une amitié s'était forgée.

Depuis, la fréquence de leurs rencontres avait créé des liens, une familiarité qui s'était étendue à toutes sortes d'autres activités telles que boire, jouer au billard, peindre la maison et aider au déménagement.

Linda, pourtant présente le plus souvent, n'avait jamais vraiment participé.

« Pourquoi est-il si malheureux ? » demanda Linda. Elle regarda autour d'elle et eut un geste d'impuissance. « Nous avons une jolie maison, une belle petite fille. L'argent est toujours un peu juste, mais on s'en sort. Alors pourquoi ? C'est forcément à cause de moi. »

Doug secoua la tête. « Il y a des gens qui sont toujours malheureux.

– Foutaises. » Elle retourna derrière le comptoir de la cuisine et mit de l'eau dans la bouilloire. « Tu veux du café ? ou du thé ? »

L'heure du choix. S'il acceptait, la conversation risquait de lui bouffer une demi-journée. Les femmes peuvent parler sans fin. Les serveurs du restaurant le lui avaient appris. Vous en mettez deux à une table devant une tasse de liquide chaud, et la table est foutue pour la durée du service. Mais la nouveauté de la situation suffisait à la rendre intéressante. En quatre ans, Linda n'avait jamais souhaité lui parler d'aucun sujet. Après tout, elle n'était peut-être pas si méchante que ça.

« Je ne te force pas, dit-elle en le forçant.

– Euh, café. Non, thé. Décidément, j'aimerais une tasse de thé.

– Assieds-toi. » Linda allait et venait derrière le comptoir, posait la bouilloire sur la cuisinière, ouvrait et fermait des placards. Doug s'aperçut soudain que la perspective de rentrer chez lui regarder la télé tout l'après-midi lui était familière mais ne l'emballait pas vraiment, et après tout ça n'était pas une si mauvaise idée de rester se défoncer avec Linda. Ça pourrait être marrant.

« Je crois qu'il a changé après sa sortie de prison, dit-elle. Il avait l'air déprimé. C'était il y a, quoi, deux ans

maintenant? Je supporte ses sautes d'humeur depuis deux ans.» Elle apporta un cendrier et y posa soigneusement sa cigarette, puis elle dit, un peu comme un secret: «Tu sais, il pense toujours que tu y étais pour quelque chose.

– Je sais. J'ai beau répéter que non, ça sert à rien. Quand tu es accusé de quelque chose que tu as pas fait, et que tu peux pas vraiment prouver que tu l'as pas fait...»

Blessé rien que d'y repenser, il ne finit pas sa phrase. Quatre ans plus tôt, quand Kevin cultivait le cannabis au sous-sol et que Doug vendait sa récolte, tout s'était arrêté brutalement. Un jour, des flics étaient venus, ils avaient tout emporté, pour des milliers de dollars de lampes, de ventilateurs et de fertilisant, et avaient collé Kevin en prison pour trois mois. La théorie de Kevin était que Doug s'était fait piquer pour possession et avait dénoncé le producteur pour s'en tirer. En fait, Doug n'avait jamais été arrêté, et toute cette affaire n'était qu'un malheureux épisode douloureux dont il espérait toujours qu'il était derrière eux et qui ne l'était jamais vraiment. Kevin prétendait souvent que c'était fini, qu'il le croyait, et à leur première virée, après une tequila ou deux, Kevin le prenait par l'épaule et disait quelque chose comme: «Allons, vieux... Je me fâcherai pas. Dis-moi seulement ce qui s'est passé.»

Linda le regardait, elle l'étudiait, et pendant une seconde de paranoïa Doug crut que Kevin avait poussé Linda à ça, le recevoir, lui préparer du thé et essayer de le faire avouer. Puis il comprit que la paranoïa venait seulement du joint qu'il avait fumé en chemin. Il doutait que Kevin et Linda se parlent assez longtemps pour échafauder un plan. Mais juste au cas où, il ajouta: «C'était pas moi. J'ai jamais été arrêté.

– Je le sais, mon chou. Je n’ai jamais pensé que c’était toi. »

La voix de Linda était douce et amicale, un côté d’elle que Doug n’avait encore jamais remarqué, et elle lui apparut tout à coup comme une personne, une femme, indépendante de Kevin, auquel il l’avait toujours associée. C’était toujours Kevin et Linda. Pendant quatre ans il l’avait vue aller et venir et lui avait parlé à l’occasion, mais elle n’avait existé qu’en temps qu’accessoire de Kevin, du même ordre que sa voiture ou ses lunettes de soleil. Et puis il aimait bien qu’on l’appelle « mon chou ».

« Pourquoi est-ce qu’il pense que c’était moi ? Après tout ce temps, je l’admettrais si c’était arrivé. Il croit vraiment que je pourrais le dénoncer ? Tu sais ce que tu risques à dealer ? C’est comme une tape sur la main. Je détruirais pas sa vie pour une tape sur la main, voyons. »

Linda le regarda d’un air pensif. « Honnêtement, j’ai toujours cru que tu étais un cas désespéré. En fait, tu es vraiment un gentil garçon. Je comprends pourquoi Kevin t’aime bien.

– J’ai toujours cru que tu étais une enquiquineuse. »

Il y eut un silence, et ils éclatèrent de rire. Linda se pencha au-dessus de la table et demanda avec un sourire complice : « Hé, tu n’aurais rien à fumer par hasard ? »

– Si, j’ai. Tu as des... euh... des piles AA ? »

Kevin promenait un pitbull sous la pluie. Le chien s’appelait Jeffrey et il appartenait à un médecin louche qui vivait seul dans une maison d’un million de dollars à Westlake. Kevin se disait que l’homme n’avait pas acheté Jeffrey pour sa compagnie mais parce qu’il était

trop radin pour installer un système de sécurité. Ou peut-être n'était-ce pas de la radinerie. Il pensait sans doute préférable que le cambrioleur soit mis en pièces plutôt que d'entendre hurler une alarme impuissante.

Condamné à vivre dehors même pendant les hivers rudes, Jeffrey manquait de soins et de contacts humains, il était toujours si heureux de voir Kevin pour sa promenade quotidienne d'une demi-heure qu'il était souvent difficile de lui accrocher sa laisse tant il bondissait de joie. En voyant les plaies sur le dos du pauvre chien sous la pluie qui devenait plus violente, Kevin se demanda si le système d'alarme n'aurait pas été une meilleure décision pour tout le monde.

Kevin avait démarré son affaire de promenade de chiens deux ans plus tôt, par hasard. Un jour où il cafardait chez lui, fraîchement sorti de prison et convaincu qu'il ne trouverait jamais de travail, Linda avait dit en passant que s'il n'avait vraiment rien à faire il pouvait au moins promener le chien de Nicky Taylor à l'heure du déjeuner. Nicky Taylor était une riche divorcée, propriétaire de la boutique de vêtements où travaillait Linda. Elle la laissait régulièrement seule et débordée pour aller chez elle et sortir son golden retriever. Kevin l'avait fait une fois, rien que pour que Linda la boucle, puis le lendemain, et le lendemain encore, et au bout d'une semaine il s'était rendu compte qu'il aimait ça. Promener le chien offrait un ancrage dans ses journées devenues vides et sans intérêt, et il s'était attaché à l'animal. Max, le retriever, était merveilleusement simple, il n'avait aucun besoin difficile à satisfaire, et il n'exprimait que la reconnaissance la plus sincère. Après sept ans d'un mariage qui se détériorait, c'était exactement le genre de relation que Kevin recherchait.

Nicky, sans lui demander son avis, avait établi alors une liste de ses riches amies qui avaient besoin de faire aussi promener leurs chiens, et elle avait fixé pour lui un barème de rémunération et des horaires. Au début, Kevin avait été agacé d'imaginer les deux femmes dans la boutique en train d'organiser ses journées. Linda ne pouvait donc pas lui foutre la paix, lui laisser le temps d'y voir plus clair, de remettre de l'ordre dans sa vie ? Mais ensuite il s'était rendu compte qu'il n'avait pas de patron, et que le barème prévu par Nicky était très supérieur à ce qu'il aurait demandé lui-même, il n'en revenait pas de pouvoir gagner cent dollars par jour rien que pour se présenter dans cinq ou six maisons et sortir un chien pour qu'il chie. Linda était satisfaite, il n'était plus cloué chez lui et il gagnait de l'argent. Bientôt la dépression d'après la prison s'était dissipée, il faisait imprimer des cartes de visite et recherchait activement de nouveaux clients.

La pluie devenait torrentielle, ce qui enchantait Kevin. Il était trempé jusqu'aux os et ça lui donnait la sensation de travailler, de gagner de l'argent en luttant contre les éléments. N'importe qui peut promener des chiens au soleil. Quand le bruit de l'eau qui tombait sur le dallage des trottoirs immaculés de Westlake devint un grondement régulier, Jeffrey se retourna et le regarda, comme s'il s'attendait à ce que la promenade soit interrompue. Kevin lui fit signe de continuer d'avancer. Le chien répondit par un bond enthousiaste. La pluie, bof. Pas si affreux que ça. Ils savaient tous les deux que c'était mieux que de rentrer chez soi.



Quand la pluie se calma, Kevin, veste et pantalon détrempés, se mit à repenser au football. Plus précisément, il essaya de resituer le moment exact de sa carrière de joueur où sa vie avait totalement changé sans qu'il s'en rende compte. C'était peut-être le jour où il avait commencé à prétendre qu'une légère ecchymose à son genou droit constituait une blessure handicapante, ou bien la semaine où il avait séché trois séances d'entraînement avec un certificat médical pour pouvoir aller chez Linda en l'absence de ses parents.

Pendant presque toute son enfance et ses premières années d'adulte, il avait imaginé une carrière de superstar de la NFL, encouragé par tous les entraîneurs et les joueurs, mais un an à Western College avait suffi pour qu'il comprenne qu'il était destiné au placard des bras cassés. En moins de six mois, la joie avait disparu et il savait déjà qu'il finirait plus vraisemblablement comme assistant entraîneur dans un lycée de ville minière que comme le type qui dans la pub pour des chaussures brandit le trophée Vince Lombardi à la télé.

Tous les gars de Western se croyaient en route pour la gloire. Ils avaient tous été stars au lycée. Un jour, après l'entraînement, il les avait observés en les écoutant se gargariser d'autopromotion et s'était dit qu'ils se trompaient. Puis, au cours d'une prise de conscience douloureuse, il avait compris qu'il faisait partie du lot. Il ne serait jamais pro. Les sportifs de Western College devenaient profs de gym.

La dégringolade après l'état de grâce avait été rapide. Il avait un regard lointain pendant la prière avant le match, rêvassait souvent quand le coach l'appelait sur le terrain, ce qui arrivait de plus en plus rarement. Il s'était aperçu en début de saison que ça lui était égal

si Western College gagnait ou perdait. S'il jouait ou pas. La mise en condition dans les vestiaires avant les matchs, où les membres de la ligne offensive hurlaient «WESTEEEEEEEEERN!» le visage congestionné en cognant leur casque contre les portes des casiers, et les épisodes dans l'autocar où les assistants du coach essayaient d'enflammer les joueurs à coups de cri primal lui donnaient l'impression d'être entré dans une secte. Après les matchs, quand tous les joueurs allaient à l'Easytown Buffet se bourrer de poulet frit et fêter une victoire, ou méditer sur une défaite, il prenait un bouquin et allait manger seul dans un petit restaurant.

C'était là qu'il avait rencontré Linda. Il avait alors abandonné l'université et travaillé dans une carrière pour pouvoir passer plus de temps avec elle. Et à présent, à vingt-huit ans, il promenait des chiens sous la pluie. Comment était-ce arrivé? Pourquoi s'était-il moqué de gagner des matchs de foot pour une université qui lui avait donné une bourse? Pourquoi fallait-il toujours qu'il soit un *individu*? Peut-être parce qu'il s'était senti seul à l'université et que Linda avait été le remède. C'est peut-être comme ça que nous prenons tous des décisions qui affectent le reste de notre vie, en essayant de résoudre le problème immédiat, la vie passe en un clin d'œil alors que nous sommes obsédés par nos problèmes immédiats et...

Arrête. Arrête de réfléchir. La pluie avait laissé dans l'air une odeur fraîche et piquante qui tonifiait Kevin. Il fit faire demi-tour à Jeffrey pour le ramener chez lui et le chien eut un regard compréhensif. Jeffrey semblait tout comprendre et acceptait tout avec une bonne grâce dont Kevin se savait dépourvu. Retour à la niche, au sens propre, pas au sens figuré de la niche de Kevin.

C'était une des choses qu'il aimait bien dans cette activité de promeneur de chiens, ça mettait tout en perspective. Il côtoyait des êtres plus paumés que lui.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original: *The Dogwalkers*

© 2007 by Iain Levison  
© 2009, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch  
Photo: © Garry Gay/Getty Images

Cette édition électronique du livre *Trois hommes,  
deux chiens et une langouste* de Iain Levison  
a été réalisée en juillet 2022 par Atlant'Communication.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 979-10-349-0669-7)  
ISBN ePDF : 979-10-349-0671-0